

# Débuter après sa mort : Francis Giauque (1934-1965) : poète du Pays noir

Autor(en): **Richard, Hughes**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **109 (2006)**

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550197>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Débuter après sa mort

## Francis Giauque (1934-1965)

### Poète du Pays noir

Hughes Richard

Il suffit qu'un seul de ses poèmes vous tombe sous les yeux pour comprendre que la trajectoire terrestre de Francis Giauque fut un calvaire. Néanmoins, contre tous les courants contraires, il est parvenu à en tirer une œuvre, ne lâchant la plume<sup>1</sup> qu'au terme d'un combat devenu par trop inégal. Sortie, désormais, d'une certaine clandestinité<sup>2</sup>, elle continue de nous interpeller, de nous émouvoir. Le sort a voulu que, sous maints aspects, son histoire et la mienne se recoupent, celui, principalement, d'une longue et souvent bouleversante amitié.

Une amitié qui débute le 21 mars 1946 à l'occasion des examens d'entrée au Progymnase de La Neuveville dont Marcel Joray était alors le providentiel autant qu'autoritaire proviseur. Nous venions du même Plateau et, bien que nés sous des signes différents, nous avions le même âge, lui, fils du buraliste postal et facteur de Prêles, moi, fils d'un modeste paysan-horloger, représentant en cidre à ses heures, enfants d'une contrée qu'au début de l'ère chrétienne, les Romains avaient traversée les premiers, non sans effroi s'il faut en croire les historiens, tant les forêts qui la recouvraient étaient épaisses et hostiles, tant y pullulaient marécages et animaux dont l'ours qui ne tardera guère à y reparaître. Par n'importe quel temps, à n'importe quelle saison, sa configuration était, semble-t-il, aussi inhospitalière que lugubre, mais, tant pis pour les morts, pour se conformer aux ordres et aux stratégies de Rome, d'intrépides colonisateurs, bravant tous les périls, s'y enfoncèrent en l'affublant du nom de Pagus Nigerolensis, soit le Pays Noir. A notre naissance, en dehors d'une petite succursale horlogère, elle était essentiellement agricole – ah! je les revois encore ces charrues tirées par trois voire quatre paires de bœufs au joug! –, incapable malgré deux millénaires d'existence de produire un créateur susceptible d'en exprimer les particularités et, par le verbe, de le dégager tant soit peu, de son austère et ancestrale solitude...

Lors de la pause de la mi-journée, donc, de ces examens donnant accès à un enseignement secondaire que, vu l'abondance des frais – école, transport, repas de midi –, peu de familles du Plateau étaient en



mesure de convoiter pour leur progéniture, nous avons, par hasard, dîné dans le même restaurant à la terrasse duquel, bien qu'il ait changé de nom, il m'arrive encore de m'asseoir et, dans ce décor ayant à peine subi les outrages du temps, d'y passer l'après-midi à rêver en me remémorant la magie de cette époque et les circonstances de notre rencontre présentes en moi comme si elle avait eu lieu hier.

Après s'être reconnues et saluées, les mères, qui nous accompagnaient pour nous soutenir dans ce rite de passage, ont rapproché les tables. Et ce fut le déclic. Depuis cette journée printanière, longtemps, nous ne nous sommes pour ainsi dire plus quittés. De sorte que, comme je le relève dans ma postface à *C'est devenu ça ma vie*<sup>3</sup>, ouvrage qui révèle la correspondance qu'il m'a adressée (pas toute, hélas ! puisque les lettres du début, interminables et flamboyantes, qui me parvinrent à Berthoud où j'effectuais un stage de commissionnaire-garçon-boucher plus quelques autres, sans doute, retirées aux postes restantes de mon existence errante d'alors, m'ont été volées dans un local où je les entreposais durant mes absences, volées avec mes premières productions littéraires, de sorte qu'il faudrait un miracle pour qu'elles resurgissent un jour). Ainsi, il y eut cette stimulante période du Progymnase, puis d'autres années ensuite durant nos études, où nos amis, nos connaissances, avaient tellement l'habitude de nous voir débarquer côte à côte que si Francis survenait seul, ils ne manquaient pas d'être intrigués et tant soit peu anxieux :

– Richard n'est pas malade au moins ? s'informaient-ils aussitôt.

– Hé ! peut-être qu'il est mort, allez savoir ! rigolait Francis qui se plaisait encore à déconcerter son monde par la promptitude de ses répliques et leur côté déjà morbide.

A La Neuveville, brillant déjà lors de son admission au collège, Francis le demeurera jusqu'au terme de sa scolarité obligatoire. Brillant et désinvolte, imprévisible, du genre plutôt lymphatique et traînard, sauf durant l'heure de gym ou pour pousser astucieusement un ballon au fond des buts, tantôt récalcitrant, tantôt sarcastique, blessé par la moindre injustice, qu'elle s'exerce sur lui-même ou sur l'un de ses condisciples. Tel était-il. A l'exception des leçons de français, il s'appliquait surtout à masquer son indifférence derrière un petit air d'une irritante suffisance. Je ne l'ai jamais entendu parler de devoirs ou trembler à l'annonce-surprise d'une épreuve. Ses coups de poing sur son pupitre, ses bâillements sonores indisposaient certes nos professeurs qui s'abstenaient cependant de le réprimander tant ils craignaient ses réparties à l'emporte-pièce, ses impertinences à la limite de l'insolence. En résumé, doué, précoce, très, trop avancé pour son âge, il émerveillait son entourage au bureau de la poste. En plus, séduisant. De Francis, longtemps, nous n'avions à notre disposition qu'une photo sans cesse reproduite, sans cesse traficotée, réduite ou augmentée qui donnait de lui une attristante représentation

physique. Par chance, dans son numéro spécial, la revue *Intervall* dévoile, tirés des archives de sa sœur, six magnifiques documents photographiques<sup>4</sup> qui correspondent et confirment les portraits que j'avais brossés de sa personne dans mes différentes contributions. Car, plein de prestance et de charme, l'adolescent Giauque plaisait, et pas seulement aux filles. Habillé avec goût, voire avec une certaine recherche qui nous épatait selon les circonstances, les ongles, les cheveux soignés, soucieux du pli de son pantalon comme des reluisances de ses chaussures, incontestablement, il avait de l'allure, oui, de l'aplomb, une certaine manière également, lors de nos différends, de s'imposer sans hausser le ton qui laissait augurer des lendemains prometteurs. Sans oublier qu'à La Neuveville, fait unique dans son parcours, même s'il était différemment apprécié de chacun, il s'est parfaitement intégré à notre groupe, une classe mixte d'une quinzaine d'éléments qui a laissé traîner dans ces espaces réservés désormais à d'autres usages quelques hauts faits et traces de vitriol qui peinent à se dissoudre...

Or, de ces années effervescentes, les seules pendant lesquelles j'aie appris quelque chose dans une école, de ces années aussi heureuses que turbulentes, riches en découvertes, amitiés et bluettes, il n'en est aucune question dans ses écrits, juste une furtive et nostalgique allusion à la fin de son *Journal d'enfer*: «Que reste-t-il de cette espérance qui fut si grande au temps d'adolescence? Rien. Plus aucune trace<sup>5</sup>».

Ce silence a une explication.

Avant d'essayer de la fournir, un autre printemps montait en branches car, on avait beau se retourner, c'était terminé. Adieu La Neuveville, nous étions à la rue. Pour faire quoi? Pour aller où? Assis sous des soleils d'avril à des terrasses du vignoble, même en tirant sur nos premiers cigares, même en absorbant moult bières panachées, même avec le spectacle du lac à nos pieds et l'Île de Saint-Pierre à l'arrière-fond, même en nous creusant la tête en ressassant le sujet, nous n'en menions pas large. Aucun apprentissage, aucune continuation d'études, aucun engagement professionnel ne parvenaient à nous capter, à nous emballer. L'idée d'avoir un plan de carrière comme on nous l'avait réclamé à certains guichets, nous secouait de fous rires inextinguibles. Et pas question d'entrer dans un schéma préétabli, d'enfiler une blouse et de se plier aux contraintes habituelles. Non, pas question. La vie, la grande vie qui renaissait en s'étendant à perte de vue, ne nous paraissait admissible que si nous la réinventions jour après jour, formule piquée – chez quel auteur? –, que nous répétions à satiété.

Ô petite cloche de nos seize ans, je l'entends encore qui résonne en rédigeant ces lignes...

Finalement, mai ayant sorti ses feuilles et nos prétentions – provisoirement! – revues à la baisse, pour perpétuer sans doute une tradition encore vivace sur notre Plateau, un soir, un camion de livraison dont je

connaissais le chauffeur m'emporte vers la Suisse allemande afin d'y gagner ma croûte en apprenant la langue (illusion de quelques semaines précédant la fugue de *La Saison Haute*), tandis que, pour complaire aux siens, Francis se résigna à s'inscrire à l'Ecole de Commerce de Neuchâtel, un établissement qui se flattait, loin à la ronde, de «former une jeunesse forte et armée pour la vie».

Bien que le trimestre fût déjà vieux de plusieurs semaines lorsqu'il se présenta aux cours, la première année s'acheva sans problèmes particuliers. Sa deuxième, à part quelques controverses et frictions avec son professeur de littérature, fut passable. Durant la troisième, par contre, même s'il parvint à décrocher un certificat d'études, les choses commencèrent sérieusement à se gâter. Notons qu'à ce moment-là, il est arrivé à la moitié de son itinéraire terrestre, et, comme à l'équinoxe, la journée se divise en deux fractions parfaitement équivalentes de lumière et de nuit, suite à un événement sur lequel il est demeuré muet, a lieu une rupture suffisamment grave pour éteindre la part solaire de son être absorbée par une ombre de plus en plus dévorante.

Que s'est-il produit? En apparence, rien de grave. Pourtant, c'est connu, les apparences sont trompeuses. Il s'agit de s'en méfier, et, en l'occurrence, je ne l'ai pas fait. J'ai eu tort. Qu'est-ce qui aurait dû éveiller et mon attention et mes soupçons?

Il était, assez fréquemment, la proie de poussées pustuleuses qui s'acharnaient à fleurir son visage, mais, à cet âge, qui n'en est pas victime? Si fâcheuses et disgracieuses qu'elles aient été, elles paraissaient bénignes par rapport à celles qui affectaient nos camarades ou moi-même. Néanmoins, il ne cessait de s'en plaindre, courait les pharmacies, se couvrait nuitamment d'épaisses couches de pommades blanchâtres, allant jusqu'à réclamer des interventions aux rayons X qui seules, selon lui, lui permettraient de se débarrasser de ces lésions inflammatoires. Qui n'avaient pas que des désavantages puisqu'elles l'autorisaient, avec la complicité de son médecin, à courber si généreusement les cours que le record d'absences qu'avait établi Louis-Frédéric Sauser, le futur Blaise Cendrars, ne tarda guère à être pulvérisé. Aussi, quand devant nous, il renouvelait ses doléances, nous les prenions à la légère, le taquinions, sans nous douter, comme l'ensemble des spécialistes d'ailleurs qu'il a consultés alors, que ces efflorescences dissimulaient autre chose qu'une banale crise pubertaire.

Car il changeait. Il changeait vite. Trop vite pour ne pas m'inquiéter. Alors qu'il avait pris l'habitude de m'inviter ou de me téléphoner durant les week-ends que je passais à la maison, il n'appelait plus guère sinon pour me morigéner parce que je l'avais laissé sans nouvelles ou parce que j'avais eu l'audace, d'après ce qu'il avait appris, de participer à la fête du village où l'on m'avait vu jouer aux quilles et danser avec... une

fille! Selon lui, une telle fête était indigne de nous. Nous nous devions de garder nos distances par rapport à ces fariboles.

Il devenait rare, également, qu'il apparaisse devant notre ferme en poussant son vélo tout en se plaignant que la dernière grimpette lui avait coupé le souffle. Assis dans l'herbe du verger, soudain, il ne savait plus pourquoi il était venu. Des excès de lectures, sans doute, et de somnifères. Car ça n'allait pas fort, répétait-il, ce qui ne l'avait pas empêché de fréquenter les salles obscures et d'assister, à Bienne, à un merveilleux concert de Louis Armstrong. Tandis que je l'invitais à boire un verre dans la cuisine, il s'y refusait, se levait, prétextant, en regardant sa montre, qu'il était attendu. Attendu où? Il ne répondait pas, sautait sur sa bécane et s'éclipsait.

Sans un mot. Sans un geste.

Sûr, il changeait. Si rapidement que par nombre de ses attitudes et réflexions, il en était méconnaissable. «Une mauvaise passe!» me rassurait sa mère en pleurs. Car l'harmonie familiale se fissurait. S'y était installé un mutisme à vous couper l'appétit. D'ailleurs, sitôt son repas avalé, Francis quittait la table, grimpait dans sa chambre du premier étage et s'y enfermait. Dans son ascension, seul le chat, parfois, parvenait à le suivre. Là, les volets hermétiquement clos, étendu sur son lit, il rêvassait en fumant cigarette sur cigarette, lisait en écoutant des blues, rien que des blues. Dans le funiculaire puis le train que, pour tenter d'amortir l'ire de son père, il empruntait chaque matin pour se rendre dans sa ville d'études, s'il y en avait un, il choisissait, près de la fenêtre, un recoin de compartiment sans s'intéresser au paysage qui défilait sous ses yeux. Parvenu à la gare, après avoir attendu qu'elle se vide près de la consigne à bagages, il descendait à pas lents les escaliers qui conduisent à l'Ecole de Commerce, bâtiment gris et massif devant lequel, de plus en plus souvent, il faisait demi-tour pour aller flâner dans les rues des alentours, se morfondre sur un banc du bord du lac, boire un café au bistro du stade, sombre, les traits tirés, l'air absent, son rire persifleur d'autrefois remplacé par une sorte de ricanement à la Léautaud. Si, lors de ces divagations, un camarade venait à sa rencontre, il s'en détournait, ou, selon l'humeur, il le rabrouait<sup>6</sup>. «Une mauvaise passe?», pauvre Madame Giauque, heureusement qu'on ne sait pas encore lire dans les astres! Et maintenant, à cause de ses silences et d'un désespoir que je soupçonnais sans pouvoir en deviner la raison, c'est moi qui le relançais, mais quels qu'aient été les liens qui nous reliaient, la confiance qu'il me témoignait, même si je le suppliais de me dire ce qui n'allait pas, il hochait la tête et se taisait. Si j'insistais, le brusquais, il se braquait, finissait par me claquer la porte au nez et évitait ensuite de me rencontrer durant des semaines.

Déprime, crise aiguë ou passage à vide momentané? Malgré assistance et insistance, l'énigme demeurerait entière et ce n'est pas lui qui m'aidait à

l'éclairer. Il faudra faire preuve de patience pour qu'enfin, un hiver de bise tenace et de total désarroi, il laisse tomber, dans un de ses courriers, une confiance qui est une première réponse à mes interrogations.

En janvier – février 1957, en effet, il est à Genève où il a de la parenté et quelques relations, à Genève où, dégoûté de Neuchâtel comme de Lausanne, il a l'intention de déménager. Il y est, ces mois-là, pour préparer le terrain, dégouter un appartement et surtout un emploi, pas n'importe lequel car, précise-t-il, il n'a nulle envie de «recommencer à chaque fois la même connerie deux mois plus tard». Malgré de précieuses recommandations dont celle du Chef de l'Instruction publique du canton que fréquente Georges Haldas, ses démarches échouent les unes après les autres. Mortifié, paumé, il craque et finit par lâcher qu'il sait fort bien pour quelles raisons il est dans cette situation mais que ça, ça le regarde. En ajoutant toutefois: «Il faudra des années et des années pour que j'oublie, pour que je me transforme. Et toi, tu voudrais que ça se fasse en dix jours. Il y a une cassure dans ma vie, et la vie est une chose difficile, terriblement difficile pour un type comme moi (et pas seulement pour moi) car je connais des types qui crèvent lentement dans leur coin, sous le poids de cette société horrible<sup>7</sup>».

Une cassure! Quelle cassure? A quand remontait-elle? Inutile, on l'aura compris, de le bousculer davantage, ses aveux n'iront pas loin... Tour-nons-nous, par conséquent, vers d'autres approches possibles.

Le poète genevois Jean Hercourt<sup>8</sup> le gratifia longtemps d'une fidèle et affectueuse sympathie. Animateur, avec Charles Mouchet et Albert Py, du collectif «Jeune Poésie», il réussit le tour de force d'imposer à cette jeune maison d'éditions *Parler seul*<sup>9</sup>, les premiers poèmes que Francis avait rassemblés sous ce titre sans se douter qu'il figurait déjà dans la bibliographie de Tristan Tzara. A la pause du matin, il n'était pas rare que tous deux se retrouvent au Bar de la Fontaine moins pour y discuter littérature que de problèmes existentiels. Quand j'étais de passage dans la cité de Calvin, ils m'invitaient à me joindre à leurs discussions. Après la disparition de Francis, nos relations continuèrent, moins assidues toutefois. Ainsi, un jour, il eut la délicatesse de me montrer une missive de Francis, datée du 29 avril 1957 (maniaque comme je l'étais à l'époque, je relevais tous ces détails dans de petits carnets de toile cirée noire, quitte à en perdre la plupart ensuite!) dans laquelle il reconnaissait que, depuis un lustre, il assistait, comme impuissant, à son propre avortement. Pour corroborer ces propos, moins de deux mois plus tard, il me déclarait: «Je ne peux plus sortir de ma solitude. Cinq ans de maladie, de rage, de haine, d'espoirs sans cesse déçus m'ont fait une carapace dans laquelle je vis comme un somnambule [...] Ce qui est terrible, c'est que je n'ai pas choisi délibérément cette vie. Elle m'a été et elle m'est encore imposée par la maladie<sup>10</sup>.»

Cinq ans...

Est-ce un hasard si, dans l'ensemble des correspondances dont nous disposons, il revient invariablement à ces «cinq ans» en arrière? Cinq ans, depuis 1957, nous ramènent à quoi? A ses dix-huit ans, à sa fréquentation de l'Ecole de Commerce et à la crise qui l'a terrassé. La révélation qui en découlera aura un impact si dévastateur sur son développement que, d'une certaine manière – que cela est lourd à écrire –, son existence s'interrompt à ce stade, la suite, humainement, n'étant plus, avec des sursauts, certes, quelques accalmies, qu'une sorte d'agonie indéfiniment prolongée.

Soulignons que jamais le nom de cette révélation ne sera divulgué. Son œuvre nous la suggère suffisamment; elle fut une catastrophe. Qui, brutalement, cassait toute perspective d'avenir. Et, sans avenir, à quoi bon continuer des études? C'est pourquoi, la veille de ses examens finaux, il les avait abandonnées avec fracas<sup>11</sup> pour se réfugier dans son village, limitant son univers à l'espace clos de sa chambre. A Prêles, pour tourner en rond. Perdu. Paniqué. Nuits d'angoisse, de cauchemars, de dérivées. Rien que soutenir le regard des autres le paralyse; inacceptable est l'image que lui renvoie son miroir. En catimini, au crépuscule, qu'il vente ou pleuve à verse, il fuit, haletant, vers les forêts et les campagnes environnantes, n'aspirant plus qu'à être «le chiffre zéro qu'on efface du tableau noir<sup>12</sup>», état d'esprit qui le conduit aux pires extrémités, jusqu'à saisir «toutes les occasions de s'humilier, de s'avilir, de descendre aussi bas que possible dans son abcès», démarche qui n'est, il en est conscient, «qu'une auto-punition féroce<sup>12</sup>.

Cette descente aux enfers, celles et ceux qui savent lire entre les lignes l'auront entreprise en se plongeant dans ses poèmes et ses proses. Pour l'éclaircissement des autres, il n'était pas superflu que, posthument<sup>13</sup>, paraissent les relevés de quelques séances de psychothérapie auxquelles, en 1962, il se prêta, non sans résistance tant le dégoûtait la caste des psychiatres et des psychologues. Il a pris soin d'en dresser des comptes rendus d'une rare clairvoyance. On le vérifiera par l'extrait qui suit, une analyse qui nous entraîne au cœur même de son drame.

*[...] Très tôt s'est développé en moi (surtout durant la période qui va de 15 à 18 ans) le sentiment que jamais je ne parviendrais à assumer une existence d'homme «normal». Passer mon temps à travailler, exercer une activité bien définie, épouser une femme, avoir des enfants, gagner régulièrement de l'argent, bref adopter une attitude «raisonnable» et sombrer dans la médiocrité générale, m'a toujours semblé irréalisable. La vie, telle que la concevaient les gens qui m'entouraient à cette époque, ne répondait à aucune de mes exigences et ne représentait pas la «vraie vie» qui devait se situer ailleurs, dans un autre univers, qu'aujourd'hui encore je ne parviens pas à définir clairement. Durant cette période se développa également un violent sentiment d'impuissance*

sexuelle. Les rapports entre hommes et femmes, aussi bien sur le plan affectif que sur le plan sexuel, se déroulaient dans un monde qui me paraissait non seulement étranger, mais inaccessible (ces sentiments demeurent encore une énigme pour moi).

Alors survint la maladie de la peau, qui me servit de prétexte (un magnifique prétexte d'ailleurs, car je cessais, sans l'avoir voulu, d'être un homme susceptible de plaire et d'attirer l'attention). Narcissisme forcené évidemment. Bref, cet eczéma m'ayant rendu passablement laid, j'avais enfin un prétexte «valable» pour me sentir à jamais «différent» des autres. Néanmoins, il fallait continuer à vivre <sup>14</sup> [...]

Mis hors circuit par la fatalité, absolu comme il est, il décide, par une réaction d'orgueil, de combattre le mal par le mal. Comment? En s'excluant à son tour du monde, en coupant tous les ponts avec lui. Avec ce repli sur soi s'amorce la part nocturne de son existence d'une durée très exactement égale à la diurne. L'abnégation de sa mère autorisera cet équilibre mais il le doit également à l'irruption d'une médiatrice qui, sans chercher à s'imposer, parviendra à l'amadouer grâce à la répétition de ses visites. Peu sûre d'elle-même, fragile, inconstante, inconnue dans la région, nul besoin de décliner son nom puisqu'il est déjà sur vos lèvres: elle s'appelle *Poésie*.

Un village, c'est petit. Et Prêles en est un de quelque cinq cents âmes. Tout le monde se connaît, et, sauf sur le temps, les sujets de papotage ne sont pas inépuisables. Si bien que l'absence de Francis commence à intriguer:

– Il m'avait promis de venir prendre les quatre heures, se plaint, au guichet de la poste, sa cousine de Derrière Montet. Voilà des mois que je l'attends.

– Tard, très tard, l'autre soir, mon mari l'a surpris à l'entrée des gorges, surenchérit l'amie qui l'escorte.

– Pardine! c'est par là qu'il rentre quelquefois quand il a loupé son dernier funi, rétorque, placide, Madame Giaucque.

– Est-ce qu'il a enfin trouvé un travail?

– Il est sur une piste. Une bonne, cette fois. A Lausanne.

– Tant mieux! Un garçon si doué. Pourvu qu'il réussisse!

Là-haut, dans sa chambre, à l'abri de ces palabres qui hérissent sa mère, allongé sur son lit, à la lumière de sa lampe de chevet, Francis... lit.

Mieux que les jeux de cartes familiaux ou ceux dans le préau en compagnie des garçons de son âge, la lecture, ce vice impuni, comme l'a malicieusement et judicieusement défini Valéry Larbaud, fut sa première drogue. Pas de bibliothèque, du moins dans mon souvenir, dans le salon de ses parents, juste quelques rayonnages où, à côté de l'almanach et de menus objets, s'amoncelaient, dépareillés, des magazines, des hebdomadaires tels *L'Illustré* ou *La Femme d'aujourd'hui*. Pour compenser cette

absence et celle d'un coin de librairie dans un commerce du patelin, il suffisait au jeune Francis de sortir de chez lui, de traverser la route cantonale et d'entrer dans le collège où, au fond d'une classe, se trouvait une vaste armoire dont seule la responsable détenait la clé. Dès qu'elle l'ouvrait en débordaient des ouvrages de tous genres et tous formats. Une fois par semaine, sauf pendant les vacances, l'institutrice ou une bénévole s'occupait de leur distribution ou restitution. Prêt gratuit, il va de soi, pour une durée d'un mois au maximum, avec une prolongation possible. Les ouvrages étaient revêtus, au dos, d'une étiquette munie d'une cote et, sur la page de garde était appliqué un timbre humide indiquant sa provenance. Chaque semaine, tant sa fringale et sa curiosité étaient voraces, Francis en empruntait deux ou trois. Ainsi, grâce à cette livresque caverne d'Ali-Baba, des romans populaires ou romans-feuilletons de Gustave Aimard à Paul d'Ivoi, de Paul Féval Père à Paul Féval Fils, d'Alexandre Dumas à Jules Verne, il dévora l'ensemble des œuvres disponibles de ces auteurs avant de se passionner pour Jack London et Fenimore Cooper.

Pour n'accuser aucun retard le matin quand retentirait la sonnerie du Progymnase, être énervé par les attentes dans les gares et la lenteur des convois ne rimait strictement à rien puisqu'à cette époque de la Seconde Guerre mondiale, il fallait, qu'on s'impatiente ou pas, compter quatre heures, deux à l'aller et deux au retour, pour accomplir, en autobus, en funiculaire et finalement en train les quelque dix kilomètres qui séparent nos villages du chef-lieu du district. Sans que cette singularité ne frappe assez nos autorités pour intervenir, elles qui refusaient, par ailleurs, de participer peu ou prou, aux frais des écolages. Leur raisonnement avait la simplicité de leur nature: «Que vos enfants étudient, nous n'avons rien contre, mais à vous de délier les cordons de vos bourses!» Si bien que, pour nos familles, fréquenter le Progymnase était un privilège coûteux, encore un peu une prédominance de clan.

Ces interminables arrêts dans et autour des stations ajoutés à celui de midi où nous dînions dans la même pension, lui procuraient l'occasion de me raconter en long et en large sa lecture de la nuit, achevée d'ordinaire si tardivement qu'il n'avait pratiquement pas fermé l'œil. A m'en rapporter l'intrigue, à s'attarder sur certaines scènes et péripéties, il s'emballait si fort que les pensionnaires oubliaient leurs assiettes pour mieux tendre l'oreille à ses propos. Il s'était renseigné sur l'auteur du roman dont il me parlait, sur ses origines, sa notoriété, son sexe, son âge. A ces moments-là, ses lèvres palpaient légèrement. De son visage qui s'était arrondi jaillissaient des étincelles que jamais plus je n'ai vues après. Je le considérais avec admiration sans qu'il parvienne – et il en était désolé – à m'infuser son virus car, bien qu'issu du même Plateau, j'étais le rejeton d'une Montagne où prévalait encore la croyance que lire n'est que du temps perdu...

La passion de Francis pour la lecture ne s'arrêtera qu'à sa mort. Tant à La Neuveville qu'à Neuchâtel ou dans sa solitude prêloise, elle ne cessera de s'étendre, de s'amplifier en se diversifiant assez pour englober des ouvrages sur le théâtre, le cinéma, principalement des monographies d'acteurs (Erroll Flynn, curieusement revenu à la mode, était celui qu'il préférait!), sur la musique, jazz, flamenco et fado, quelques-uns sur la psychanalyse<sup>14</sup>.

Après Jack London et Fenimore Cooper, il eut sa période Ramuz-Giono avant d'être troublé par Crisinel dont, grâce à l'épouse du pasteur de Diesse, nous avons découvert *Alectone*<sup>15</sup> lors de notre instruction religieuse. A Crisinel succéda Corbière, très important Tristan Corbière, puis Nerval et Queneau, ce dernier non pas pour sa pataphysique mais pour *Pierrot mon ami* qui l'avait subjugué. Vers le milieu du siècle quand débarquèrent sur le marché français les productions américaines, il réserva un accueil empressé à Hemingway, Dos Passos, Erskine Caldwell, Horace Mac Coy ou Henry Miller. Pourtant, de cette multitude d'auteurs – notre énumération ne prétend nullement être exhaustive –, aucun, à part le poète d'*Alectone* n'exerça sur lui une influence décisive.

Alors, bien avant Godot, un jour, Beckett arriva. S'enticher de Samuel Beckett, vers 1950, témoigne d'un flair exceptionnel. Résidant à Paris où il fut longtemps lecteur d'anglais à l'Ecole Normale Supérieure, cet Irlandais, né à Dublin, n'est connu alors que d'une marge d'initiés, surtout pour ses traductions, dans sa langue d'adoption, de fragments de l'œuvre de Joyce. Refusé par une kyrielle d'éditeurs, son premier livre fait un four mémorable: moins d'une dizaine d'exemplaires vendus! C'est pourtant vers lui que l'oriente Jean-Pierre Monnier, son professeur à l'Ecole de Commerce. Les émois, les secousses, les vertiges qu'il ressent en s'enfouissant tant dans Molloy que dans Murphy, deux «romans» parus en 1951, enhardissent Francis à défier à son tour les pages blanches. Pour les couvrir, d'abord, de courtes et mélancoliques proses réunies dans une plaquette *La Fête foraine*<sup>16</sup> qui, malgré l'entremise et l'insistance de Georges Haldas ne trouvera aucun débouché éditorial. Puis, sous l'influence de Beckett, il se lance dans la composition de deux monologues, *Le Témoin* et *Le Voyage en rond*, entreprises de longue haleine que, selon toute vraisemblance, il réduisit en cendres une nuit de désespoir. En même temps que cette probable destruction (je m'accroche à l'espoir qu'ils ne sont pas perdus), le futur Prix Nobel de littérature<sup>17</sup> est expulsé de sa mémoire. Après lui, sans renier ses passions d'antan, prendront place sur sa table des ouvrages d'auteurs mieux en phase avec sa sensibilité et la nature des conflits qui le tourmentent: Jacques Prével, Pierre Reverdy, Hölderlin, Lucien Becker, Pavese, avant que ne s'impose Antonin Artaud<sup>18</sup>.

Il a vingt, vingt-deux ans, si changé déjà à vingt-cinq, presque sans âge, comme hors du temps. A Neuchâtel, brusquement, sa vie a basculé.

Il a compris qu'il ne s'en remettrait pas. Depuis, la plupart du temps, il vit enfermé, souffrant de mille maux, brûlures, éruptions, insomnies, angoisses, névralgies. S'il a un génie, et il le cultive, c'est celui de dérouter ses médecins. Devant ces hommes à la science aussi blanche que leur blouse, c'est lui qui parle. Sa lucidité les épouvante assez pour qu'il en obtienne les certificats qu'il réclame. Utiles, ces derniers, ne serait-ce que pour convaincre son père qu'il est malade, ce qu'il peine à admettre. Il perd ses amis un à un. Qui étaient-ils ? Un autrefois, un monde qui s'éloigne, s'éloigne à une vitesse sidérale. Gagner sa pitance le déprime. Dans les quelques emplois qu'il a eus, il s'est rendu compte qu'il ne s'adapterait à aucun. De l'ennui, rien que de l'ennui. Ce qui ne l'empêche pas d'affronter le marché du travail lorsque la situation est désespérée. Quant aux femmes, il prétend qu'elles le repoussent avant de les avoir approchées. En rêver dans sa chambre est plus commode et moins humiliant que de les avoir dans un lit où il ne se passe rien.

Sous le choc de la révélation qui l'a conduit à rompre ses études et dans l'accablement qui a suivi, Francis a eu la réaction de la plupart des désespérés : fuir, gagner le large, se perdre dans une mer quelconque pour qu'au plus vite disparaisse toute trace de son passage dans nos vallées de larmes. Seulement, pour hisser de telles voiles, il faut un courage qu'il n'a pas, et sa mère en serait morte de chagrin. Pour se décharger de ses déboires, évacuer ses détresses, essayer, en échappant aux regards inquisiteurs, de remonter la pente, regagner tant soit peu de confiance, il n'aura qu'un havre sûr au cours de sa navrante existence, sa chambre à Prêles, avec, à chaque retour, ce leitmotiv qui le pourchasse jusque dans son sommeil : comment oublier ? comment continuer ?

Ses lectures l'ont creusé et stimulé, Beckett, lui, a surgi juste à point. Et si la poésie était une réponse ? Pas celle des cantines ou des discours officiels, une poésie des profondeurs engageant l'être dans sa complexité, une poésie qui soit une véritable mystique. Osera-t-il ? Il s'y met, il s'y attache, persévère, s'y épuise jour et nuit des mois durant pour atteindre, dans sa solitude absolue, « des sommets d'exaltation et d'orgueil difficilement imaginables<sup>19</sup> », une hauteur aux vents variables qui, par instants, gonflent suffisamment son ego pour lui faire croire que, par la pureté de sa quête, il est « un être d'exception<sup>20</sup> ». A la relecture, toutefois, ces flambées créatrices aboutissent en général au fond de sa corbeille à papier. Elles lui ouvrent une voie cependant. Elles le fouettent. Elles le forment. Elles le mènent vers ce que chaque créateur a d'unique, son style. Mais, de ces débuts, que subsistera-t-il, finalement, dans ses écrits ? Sur son enfance, son adolescence, trois à quatre lignes maigri-chonnes ; sur ses proses et ses monologues, les cendres d'un autodafé ; sur sa correspondance juvénile, un vol qui ressemble à un viol de jeunesse. Et sinon ? Quelques poèmes, probablement insérés dans son premier recueil. C'est peu. C'est tout.

Même pris dans les transes d'une gestation ou saisi par les affres de l'achèvement d'un texte, être, entre quatre murs, l'otage de soi-même, est languissant à la longue et insupportable l'atmosphère du lieu. Vu son exigüité, Francis l'a réduit à l'indispensable: le lit, orienté d'est à ouest, occupe déjà un bon quart de sa surface, la table de chevet surmontée d'une lampe revêtue d'un abat-jour orangé, seule note gaie dans ce lugubre espace, sa table de travail, deux chaises, un poste de radio, un pick-up, voilà pour le mobilier. Aux parois sont accrochées des reproductions d'œuvres de Van Gogh et de Bruegel. Et les livres? Ils reposent dans une armoire, soigneusement rangés à côté d'une machine à écrire archaïque sur laquelle, selon les nécessités, il tapote de ses deux index, de ses stylos à l'encre anthracite, sa correspondance et, protégés par des chemises en plastique, des manuscrits souvent relus et corrigés au crayon. A l'occasion d'un de ses anniversaires, sa mère lui a offert, acquise d'occasion, une batterie rudimentaire – grosse caisse, deux tambours et une paire de cymbales –, sur laquelle, dès que son père saute sur son vélo pour effectuer la tournée de l'après-midi, il s'exerce à accompagner les disques qui tournent sur son pick-up. Plus tard, beaucoup plus tard, lors d'une soirée dans un club privé, je l'ai vu et entendu être capable de remplacer, il est vrai pour un intermède, le drummer de l'orchestre sans que le swing de cette formation n'en soit émoussé. Peut-être aurait-il dû insister? Non, non, rigola-t-il à ma remarque en s'esuyant le front, juste une distraction, rien de plus, et d'ajouter, d'une voix ambiguë, les vrais dons sont posthumes...

Au troisième – ou était-ce au quatrième? – printemps de sa réclusion volontaire, soudain, il réapparut. La Gauloise au bec, il était assis sur le banc, devant la maison, le chat sur ses genoux. Un petit feu d'herbes sèches et de détritrus brûlait au fond du jardin où sa mère s'activait. Comme sortis de l'oubli, des chars, des tracteurs, passaient sur la route. Le voisin avait relevé le store de son magasin. L'école était tranquille, la fontaine avait retrouvé son débit. Francis était pâle et fatigué. Il revenait de loin.

– J'ai entendu dire qu'il est de nouveau là, chuchote la tante de Derrière Montet à l'ouverture du guichet.

– Les nouvelles circulent vite!

– J'espère qu'il pensera à nos quatre heures.

– Je le lui rappellerai.

– Ça me ferait tellement plaisir...

Il était revenu parmi nous, mais dans quel état physique et mental? Ses plongées dans l'écriture, les ferveurs et les illuminations qui l'ont traversé, l'ont conduit à quoi? A l'accouchement d'œuvres avortées. En misant sur la littérature, se serait-il trompé de cheval, et, en supposant que ce soit le cas, quel autre aurait-il eu, vu les circonstances, à sa disposition? Quoi qu'il en soit, l'effort consenti pour accéder à cette conquête

finallement inaboutie, fut d'une violence prolongée. Qui l'a affaibli, affouillé, qui a calciné ses nerfs et l'a vidé du meilleur de sa substance.

Depuis qu'il se montre à nouveau, «tout ce qu'il y a de lumière en lui, constate-t-il, se transforme peu à peu en rancœur, en intarissable désespoir<sup>21</sup>.» Au terme de cette ascèse, il n'y a pas eu que la désillusion, la poésie aussi avait perdu l'aura de son prestige. A côté de ses maux et de son incapacité à subvenir à ses besoins, c'est à peine s'il en parle encore dans ses missives. Ou, par de brèves allusions, des petites piques ironiques qu'il retourne contre lui-même. Ainsi: «Lire, impossible. Ecrire, la grande rigolade<sup>22</sup>.» Ou, «J'écris par-ci par-là de petits poèmes, sans y croire<sup>23</sup>.»

Il est revenu parmi nous comme une ombre. Qui, au crépuscule, rôde comme un somnambule autour du village et parfois, lorsque la température est clémente, s'aventure dans les mousses et les roseaux de la Praye. Il marche droit devant lui, insensible aux nuages et aux passages des oiseaux. Seul. Toujours seul. A moins de vingt-cinq ans, il est persuadé d'avoir fait le tour de lui-même. Pour apprendre quoi? La solitude. Seul quand il y a la fête au village, seul quand, par le raccourci de la forêt, il descend s'asseoir à la terrasse des Trois Amis, seul en rentrant par les gorges, seul autour d'une bière à l'Odéon de Bienne en attendant que débute la séance de cinéma ou à la galerie du Théâtre après une virée chez Hug, maison de disques, seul dans la barque qui, par une chaude journée d'août glisse, parmi les vaguelettes, vers l'Île de Saint-Pierre, seul au cirque et dans la foule de la Fête des Vendanges. Et quand, à l'aube ou à la nuit tombante, il regagne le Plateau, c'est, au haut de l'escalier, pour s'écrouler seul sur son lit défait. Seul, avec la «certitude qu'une telle existence ne peut aboutir qu'au suicide<sup>24</sup>.» Et, partout, il traîne, se morfond et il a honte, empruntant des circuits qu'il s'est juré d'éviter, errant dans des villes haïes, s'éternisant sur les quais de gare, seul avec lui-même ou au milieu des autres, sans amour, sans projets, sans avenir. «La grande vie» comme il aime le répéter.

Craignant un second hiver dans les brouillards de la Ruhr où j'enseignais le français dans une école privée, je demandai au directeur de mon agence si par hasard un poste était vacant dans une contrée moins austère. Cette possibilité existait. Où? A Barcelone. J'étais comblé. Je m'apprêtais à m'y rendre quand, par télégramme, l'Inspecteur scolaire du X<sup>e</sup> arrondissement de Bienne me propose un remplacement d'instituteur dans un collège flambant neuf de mon Plateau natal. A des conditions idéales pour un errant de mon espèce: une maison à moi seul, un jardin, huit stères de foyard, un salaire comme je n'en avais jamais touché, bref, même sans service de conciergerie mais avec les crêtes de Chasseral pour les excursions du week-end, il aurait été sot d'hésiter. Dix jours plus tard, je m'installais au pays de *La Vie lente*<sup>25</sup>, aux Combes de Nods.

Une ou deux fois par semaine, pourvu que le temps s'y prêtât, Francis y débarquait, de moins en moins véloce, de plus en plus morne et découragé. Il n'en revenait pas que loin de tout, sans femme, sans radio, sans disques, sans amis dans les environs, un type comme moi conserve sa bonne humeur dans un trou où les sangliers, prétendait-il, mourraient d'ennui. Pour lui, c'était la débandade, il était foutu, me serinait-il des soirées entières. Les médicaments n'agissaient plus, son séjour en clinique avait été un fiasco, il ne dormait plus, ne lisait plus, n'écrivait plus qu'un petit poème de temps en temps, bref, une misère, d'autant plus que demain ressemblerait à hier:

- Comment en es-tu si sûr?
- Parce qu'il y a des êtres maudits de toute éternité, et, crois-le ou non, j'en suis un, mon petit père.
- Si tu partais pour échapper à cette malédiction?
- Elle me rattraperait. Et puis, partout, le monde est devenu banal et laid, l'évidence universelle du progrès.
- Minute, s'il te plaît! Et si je te dégotais une place?
- Plaisantin! Qui oserait m'engager?
- Des personnes, par exemple, à qui tu serais recommandé.
- Tu me fais rire. C'est comme la fourmi de Desnos, ton histoire, ça n'existe pas.
- Eh! bien si, figure-toi.
- Admettons.
- Si je te dégote une place à l'étranger, comment réagis-tu?
- Je réfléchis, c'est normal, non?
- Nous voilà mal partis. Exceptionnellement, je te demande de ne pas trop réfléchir, de dire simplement oui ou non.
- Tout de suite?
- Sur-le-champ.
- Tu m'intrigues! Qu'est-ce que c'est?
- Une place libre immédiatement. J'en ai eu la confirmation tout à l'heure au téléphone.
- Où?
- A l'Ecole Berlitz de Barcelone.
- Tu me fais marcher...
- Tu recevras ton contrat très vite. Tu le signes, le retournes et prépares tes valises...

Ô miracle! il a sauté sur l'occasion...

Après une semaine d'initiation à la méthode Berlitz dans la capitale catalane, il est transféré à Valence, ville d'affaires et de commerce, ultra catholique et traditionaliste, m'explique-t-il, qui ne déchaîne pas son enthousiasme. Pas de flamenco, pas de galeries d'art, pas de spectacles, des films de 25<sup>e</sup> ordre, Franco partout, des bars miteux, l'alcool, par

contre, bon marché. Il s'en dégage, un «ennui sans nom qui dépasse de loin tout ce que j'ai vu dans le domaine<sup>26</sup>.» Il a la malchance d'y prendre ses quartiers au moment où l'eau de mer est déjà trop froide pour la baignade. Quant à la saison tauromachique, elle est quasi terminée.

A l'école, son programme est chargé: trente et une heures de cours ou plutôt de rabâchage et presque autant de corrections pour un salaire d'environ deux cents francs suisses qui couvre médiocrement ses frais. Ne sachant aucun mot d'espagnol, ses rapports avec ses élèves, la plupart des greluches issues de la bourgeoisie, sont évidemment des plus superficiels comme ceux qu'il entretient avec ses collègues et les indigènes.

Dans les nouvelles qui me parviennent de Valence, il m'assure que quelles que soient ses désillusions, il y demeurera sans qu'il soit, bien entendu, question qu'il s'y encroûte, remarque qui anticipe de peu l'événement qui va précipiter sa déchéance. A la mi-novembre, en effet, au milieu d'un cours, il s'effondre. Admis dans une clinique, il se remet assez rapidement de cette alerte mais, malgré plusieurs essais, il est incapable de reprendre son enseignement, ce qui entraîne son licenciement. Malade et sans emploi, il n'a d'autre ressource que de rentrer en Suisse.

Prêles à nouveau. Prêles, port de ses débâcles. Prêles, la mort dans l'âme...

– Que s'est-il passé, raconte! le supplie sa mère agenouillée au chevet de son lit.

– Je donnais ma leçon comme d'habitude. Tout à coup, je me suis retrouvé par terre. Comme foudroyé. Des élèves ont essayé de me relever. Comme je ne tenais pas debout, ils ont appelé une ambulance qui m'a conduit dans la clinique la plus proche. Et là, j'ai repris connaissance. Voilà.

De Valence, encore, peu avant son départ, il m'apprend son prochain rapatriement dans des termes qui ne laissent planer aucun doute sur la gravité de son écroulement. Pourquoi, oui, pourquoi? s'interroge-t-il. Il ne comprend pas. Il ne le comprendra jamais. Peut-être est-ce, a-t-il, son affectivité qui le bouffe entièrement en l'empêchant de réagir de manière adéquate? Certes, pour un premier séjour à l'étranger, l'Espagne fasciste n'était pas forcément le pays approprié mais sa solitude y était-elle plus torride que dans nos villes romandes? Et puis, sur le plan du travail, ça marchait plutôt mieux que prévu. Maintenant, revenir de la sorte correspond non seulement à un ratage supplémentaire mais ressemble à un suicide, pas le vrai (il n'y pensait pas encore) mais «l'autre qui est pire», précise-t-il. Avec cette nouvelle déconvenue, «tout est gâché irrémédiablement», si irrémédiablement qu'il ne craint pas d'ajouter au pessimisme de ses propos cette funeste prédiction:

«Ci-gît: Giauque – 1934-1958<sup>28</sup> –»

Un cauchemar. Un retour humiliant. Dans une famille embarrassée et divisée. Un retour qui exige des soins urgents. Consulté, le médecin traitant juge plus sage de confier son cas à un spécialiste de ses connaissances. Qui diagnostique une dépression classique consécutive au terrible choc éprouvé à Valence. Repos, promenades, distractions et les remèdes qu'il prescrit devraient, sans hospitalisation, le remettre d'aplomb sans trop tarder. Francis laisse dire mais n'en croit pas un mot. Il sait que le mal qu'il a ramené d'Espagne n'a rien à voir avec celui de ses dépressions antérieures. Beaucoup plus profond, plus complexe, plus insidieux. D'ailleurs, les remèdes qu'il ingurgite à haute dose sont impuissants à endiguer les angoisses qui le ravagent. Dans ces conditions, que faire, sinon se livrer aux analyses et aux pratiques de spécialistes plus pointus, de séjourner dans diverses cliniques pour y subir des cures de sommeil, des comas insuliniques, les fièvres de la pyrétothérapie et, vraisemblablement, des électrochocs très à la mode dans les années 50-60. Faillite sur faillite pour l'ensemble de ces thérapies. Pire, qui reconnaîtrait encore, suite à ces épreuves, dans le vieillard qui en ressort, les épaules voûtées, le visage bouffi, la démarche hésitante, le souffle si épais que le moindre raidillon l'étouffe, le sémillant adolescent de jadis? Et il a trente ans.

Il ne pardonnera jamais à ces prodiges de la médecine de pointe à qui il avait confié son sort, de n'avoir contribué, par leurs expérimentations, qu'à accélérer sa décrépitude. Il les cloue au pilori dans plusieurs de ses poèmes avec une virulence, une férocité sans équivalence dans notre littérature romande. Mais le vitriol de sa plume ne se décharge pas seulement sur les médecins, psychiatres ou psychologues, il nous atteint et nous contamine nous aussi qui, bien assis dans notre confort, demeurons indifférents aux déchirements de ceux que la maladie dévore.

*Vous avez tous menti  
vous avez tous triché  
que l'incendie de ma haine  
vous consume*<sup>29</sup> [...]

Paradoxalement, c'est dans cette phase ultime de son existence que, du tréfonds de ses meurtrissures, par brusques poussées de colère, accès de révolte, salves de haine, bordées d'anathèmes qui n'épargnent même pas le Christ, que jailliront les poèmes de *Terre de Dénuement*<sup>30</sup>, son chant de départ, un chant d'adieu et de renoncement, qui assureront sa postérité. N'échappent à ses malédictions, à ses imprécations, que ses frères de souffrance, les parias, les névrosés, les maniaques, les schizophrènes, les paranoïaques. Quant à sa mère, elle est l'exception. A son décès, il lui rendra un hommage repris déjà dans maintes anthologies et pas seulement francophones.

Quel nom donner à cette mystérieuse torture qui le brisera dans sa trente-deuxième année?

Prudents et secrets, psychiatres et psychologues se sont abstenus d'en articuler un. François Boddaert, dans une étude parue dans *Intervalles*, parle de «psychonévrose<sup>31</sup>». A Prêles, lors de la commémoration des quarante ans de sa disparition, Georges Haldas, dans une vibrante improvisation, a disserté longuement sur cette calamité. Il l'a appelée la Pieuvre.

L'Angoisse est cette pieuvre qui, en Espagne, s'est infiltrée en lui et, dès lors, en déployant ses monstrueux tentacules a, dans de cruelles convulsions, étouffé une à une toutes ses résistances. Je ne vois pas qui, en littérature, a su décrire jusqu'au bout les ravages de ce mal insidieux avec une aussi impitoyable et chirurgicale lucidité. Serait-ce un rappel de son foudroiement qui lui a fermé les yeux?

«A Valencia fin d'une vie acceptable. Début de l'Atroce. Ces regards qui vous déshabillent l'âme. Alors que pour la première fois et à jamais l'Angoisse fait son apparition. A Valencia. Novembre 1958. Alors que la lumière... Non. Impossible à raconter. A décrire<sup>32</sup>.»

Dans le Jura, 2006 aura été l'année Francis Giauque. Des manifestations partout, des débats, des spectacles, des conférences, des émissions radiophoniques lui ont été consacrés. Son œuvre est à nouveau disponible, ses poèmes commencent à être traduits en italien et en allemand, mis en musique pour certains et enregistrés sur CD. D'intime, auparavant, son audience s'est élargie. Elle a franchi des frontières, gagné de nouveaux publics. Il n'est pas exceptionnel qu'une mort transforme une vie en destin et il n'est pas impossible, désormais, que cette revanche posthume soit accordée à l'ami de mon adolescence et de ma jeunesse.

## NOTES

<sup>1</sup> Ses ultimes poèmes sont datés d'«avril 1965», soit quelques jours à peine avant sa funeste décision de mettre fin à ses jours.

<sup>2</sup> En 2005, grâce à un nombre impressionnant de manifestations, débats, spectacles ou conférences dans son village natal, à Neuchâtel, Saignelégier, La Neuveville, Delémont ou Porrentruy, l'audience de Francis Giauque s'est considérablement élargie. A Vevey, aux Editions de l'Aire, a reparu son œuvre dans la collection «L'Aire bleue». Quelques mois plus tard, *Intervalles*, la revue culturelle du Jura bernois, lui consacrait un copieux et remarquable numéro spécial. Enfin, sous les directions de Philippe Krüttli et Philippe Morand est publié, à Saint-Imier et Tramelan, dans la collection «Voix d'Ici», un coffret de trois disques compacts intitulé: «Francis Giauque/Hughes Richard, itinéraire poétique et musical.»

<sup>3</sup> Correspondance préfacée par Gabriel Boillat, publiée en 1987, à mes Editions des Ponts-de-Martel, dans la collection «Le Crève-Cœur», 110 pages.

<sup>4</sup> Reproduits p. 113, 114, 115, 123, 133 et 204 d'*Intervalles*, N° 73, automne 2005.

<sup>5</sup> Francis Giauque, *Œuvres*, Vevey, Ed. de l'Aire, p. 285.

<sup>6</sup> De passage, il y a peu, dans la bourgade de notre adolescence, je reconnus dans un homme qui promenait son chien, un ancien condisciple. Heureux de ces retrouvailles, j'en profite pour l'interroger sur ce qu'il est devenu et savoir si, par hasard, il avait revu Francis après notre sortie du Progymnase. Manifestement, il n'est pas enchanté de ma question.

– Une seule fois, lâche-t-il enfin. C'était dans le train pour Neuchâtel. Il s'y rendait et moi aussi. Après lui avoir serré la main et m'être assis en face de lui, amicalement, je lui demande comment il va?

– Ne me pose plus jamais cette question, tu m'entends? me lance-t-il sèchement en se détournant et en se calfeutrant dans son coin. Sans plus desserrer les lèvres jusqu'à la gare terminus.

<sup>7</sup> *C'est devenu ça ma vie*, op. cit., p. 22-23.

<sup>8</sup> Jean Hercourt (1912-1965), poète, essayiste et critique d'art, esprit curieux de tout. C'est lui qui a incité Francis à s'intéresser à Lucien Becker, poète notamment de *Rien à vivre* où, si je ne fais erreur, l'homme erre comme «un chien à la recherche de son nom».

<sup>9</sup> Plaquette publiée, finalement, en 1959. Francis refusa d'en corriger les épreuves. Il me chargea de signer le contrat et de régler l'ensemble des problèmes administratifs. L'Institut jurassien lui alloua une modique subvention.

<sup>10</sup> *C'est devenu ça ma vie*, op. cit., p. 46.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 91

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 36 et 73.

<sup>13</sup> *Œuvres*, op. cit., p. 263 à 274.

<sup>14</sup> Son amour ou désamour des femmes mériterait une étude à part.

<sup>15</sup> Poème *révélé*, en 1944, par les Editions des Portes de France, à Porrentruy. En frontispice, un portrait de Jean Apothéloz. Tirage limité à 120 exemplaires, dont 7, nominatifs, imprimés au nom de l'auteur.

<sup>16</sup> Qu'est-elle devenue? Je l'ignore, comme Georges Haldas, paraît-il.

<sup>17</sup> En 1969.

<sup>18</sup> Voir *Œuvres*, op. cit., p. 291 à 293, et notamment cet extrait: «Antonin Artaud, je suis de votre côté. Non pas du côté des esthètes cyniques qui vous considéraient plus comme un personnage intéressant à exhiber, que comme un homme livré à la souffrance la plus implacable. Je suis du côté de ceux qui se virent un jour obligés de rechercher à travers les pires déchirements, une terre d'accalmie d'où la maladie les avait chassés.»

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>21</sup> *C'est devenu ça ma vie*, op. cit., p. 28.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>25</sup> Richard (Hughes), *La Vie lente*, Moutier, Max Robert et Lyon, Armand Henneuse, 1965, 103 pages. Recueil illustré de 4 linogravures originales de Jean-François Comment. Depuis longtemps épuisé.

<sup>26</sup> *C'est devenu ça ma vie*, op. cit., p. 59.

<sup>27</sup> Lettre datée du 6 octobre [1958 ].

<sup>28</sup> *C'est devenu ça ma vie*, op. cit., p. 68-70.

<sup>29</sup> *Œuvres*, op. cit., p. 158.

<sup>30</sup> *Terre de Dénueement*, recueil posthume préfacé par Georges Haldas, publié aux Ed. Rencontre, à Lausanne, 1968, 128 p.

<sup>31</sup> Boddaert (François), Une insupportable parole (in) *Intervalles*, op. cit., p. 17.

<sup>32</sup> *Œuvres*, op. cit., p. 283.

